

## CONCLUSION

---

En disciples d'Hippocrate et avec la rigueur qu'impose la Préhistoire, mais au risque de surprendre voire de navrer les préhistoriens classiques, nous avons essayé de fournir des arguments objectifs à nos hypothèses, que nous présentons, non comme des solutions dogmatiques, mais comme des directions de recherches. Si la Préhistoire peut apporter des découvertes, bouleversant parfois les idées établies, elle ne prétend pas à édicter des dogmes. Avant de proposer des hypothèses, nous avons commencé par « demander l'information aux documents eux-mêmes », comme conseillé par A. Leroi-Gourhan (1958). Nous l'avons fait en considérant qu'il serait illogique de traiter les informations recueillies en tant qu'éléments isolés, estimant que l'analyse ne peut être interprétée que dans le cadre de l'ensemble auquel ils appartiennent. Malgré toutes les données recueillies, nous reconnaissons, devant la complexité des faits, qu'il nous est impossible de tout expliquer et n'avons d'autre ambition que d'avoir approché quelques aspects du sens.

Si l'homme a toujours manifesté un intérêt pour la vulve, il ne se doute pas que celui qu'y porte la femme est encore plus grand. Car non seulement sa vulve l'identifie dans la nature de son sexe, mais la femme s'en sert dans la relation affective et reproductive, la femme subit les conséquences physiques et psychiques de son rôle dans la procréation, et se trouve de fait au carrefour de la vie et de la mort.

Cette considération suffit à expliquer la prééminence de l'image féminine sur l'image masculine dans l'art paléolithique, et nous espérons que nos lectrices auront compris que nous leur rendons hommage dans ce travail où la mixité est satisfaite à défaut que la parité ne le soit.

La représentation vulvaire est langage, pour qui veut bien en étudier l'expression, et cette étude ne saurait se passer de l'anatomie et de la physiologie, ni de l'étude technique graphique ou du contexte pictural. L'art graphique est fait non seulement pour être vu, mais pour être regardé. Mais avons-nous le même regard que les Paléolithiques et ne sommes-nous pas influencé par notre conditionnement culturel ? Là est la question cruciale, à laquelle nous ne pouvons donner de réponse certaine. Aucune des théories rappelées par H. Delporte dans son ouvrage sur *L'Image de la femme* (1993), reflet de la réalité, idéal esthétique, image de fécondité, évocation de la sexualité, pratique magique, n'est entièrement satisfaisante. La vulve, bien que transchronologique, est sans doute porteuse d'une multiplicité de sens, dont le moindre n'est pas la prééminence de l'image féminine sur la masculine.

Les humains ont-ils représenté ce qu'ils font ? Non, ou très peu, car les scènes anecdotiques de leur quotidien sont rares et se résument à quelques séquences graphiques supposées de chasse ou de partage du gibier (Lascaux, Villars, Roc-de-Sers, Raymonden), de pêche (Laugerie-Basse), de copulation (Enlène, la Marche), de parturition (Laussel, Grimaldi, La Marche) ou de danse (la Marche, Saint-Marcel).

Autre question : les humains sont-ils représentés dans ce qu'ils sont ? Sans doute, mais qui sont-ils ? A nos yeux, ils sont *à la fois de jeunes spectateurs et de jeunes acteurs*. En effet, ils ont particulièrement observé les animaux, reproduits avec un naturalisme anatomique et éthologique souvent remarquable. Mais les animaux figurés ne sont pas forcément ceux qu'ils chassaient : par exemple, à *Lascaux*, un seul renne est figuré alors que 90% des restes osseux de leurs « casse-croute » sont du renne. De même, leurs interventions

sur l'environnement ne sont pas ou peu représentées : *les humains sont rarement figurés dans des actions de chasse, mais, lorsqu'ils le sont, il s'agit toujours d'hommes*. En revanche, ils ont attentivement observé les corps féminins et ils les ont souvent reproduits avec des détails suffisamment fidèles pour permettre d'y reconnaître différents états physiologiques. Pour conclure, nous ferons appel une dernière fois à A. Leroi-Gourhan : « *Ce qui est significatif, pour le Paléolithique supérieur, ce n'est pas l'existence de figures d'origine sexuelle ; c'est leur intégration dans le système représentatif complexe que nous comprenons encore très mal [...]. Nous pouvons percevoir très bien dans quel ordre de pensée se situe la pensée magdalénienne parce qu'on possède, dans le monde vivant, des témoignages de pensées religieuses qui offrent les mêmes traits complexes d'affrontement, d'interchangeabilité et de complémentarité entre sexes, êtres humains et animaux* » (Leroi-Gouhan, 1976).